

Gardien de nuit

Ça avait été le genre de journées où tout ce qui peut tourner mal avait mal tourné.

Tout d'abord, mon réveil avait refusé de sonner. J'avais dormi tard et, bien évidemment, avec Bob, mon chat, je m'étais mis en retard pour prendre le bus à côté de mon appartement de Tottenham, au nord de Londres. Le bus nous emmenait à Islington, où je vendais *The Big Issue*, le magazine des sans-abri. À peine cinq minutes après le début du trajet, la situation avait encore empiré.

Bob, comme toujours à moitié endormi sur le siège à côté du mien, s'est redressé d'un bond, regardant autour de lui d'un air méfiant. Il m'accompagnait depuis déjà deux ans, et son instinct pour flairer les embrouilles ne le trompait pratiquement jamais.

En quelques secondes, une odeur âcre de brûlé a envahi le bus, et le chauffeur paniqué a annoncé que notre voyage s'arrêtait là. Il fallait descendre immédiatement. Rien à voir avec l'évacuation du *Titanic*, mais le véhicule était rempli aux trois quarts, et les

passagers n'ont pas hésité à jouer des coudes pour en sortir au plus vite. Bob ne semblant pas plus pressé que ça, nous les avons laissés se bousculer sans nous mêler au chaos et sommes sortis les derniers. Sage décision, comme nous l'avons vite compris, parce que la puanteur dans le bus était peut-être suffocante, mais au moins à l'intérieur il faisait chaud.

Nous nous étions arrêtés devant un bâtiment en construction, et les vents glaciaux nous fouettaient sans pitié. Heureusement qu'avant de quitter avec précipitation mon appartement, j'avais entouré le cou de Bob d'une de ses écharpes en laine les plus épaisses.

En fait, la catastrophe crainte n'était rien de plus qu'un moteur en surchauffe, mais il fallait attendre un mécanicien de la compagnie. Du coup, dans un grondement de protestations et de rouspétances, nous sommes restés une bonne demi-heure plantés sur le trottoir à affronter les éléments et à patienter que le bus de remplacement arrive.

En fin de matinée, la circulation à Londres est épouvantable. Quand nous sommes enfin arrivés à destination, à Islington Green, cela faisait déjà plus d'une heure et demie que nous étions partis.

Nous étions vraiment en retard, j'allais rater l'heure de pointe du déjeuner, le moment le plus rentable pour vendre le magazine.

Comme toujours, la balade de cinq minutes jusqu'à notre point de vente à la station de métro Angel a été ponctuée d'interruptions. Ce qui était inévitable quand je me promenais avec Bob. Parfois, il me précédait au bout de sa laisse en cuir, mais le plus souvent il se

perchait sur mes épaules, inspectant le monde avec curiosité telle la figure de proue d'un navire. Ce n'est pas le genre de couple qu'on croise tous les jours ; par conséquent, on ne pouvait jamais faire plus de quelques mètres sans qu'on nous arrête pour nous saluer, caresser Bob ou prendre des photos.

Cela ne me dérange pas du tout. Bob est un splendide chat très charismatique, et je sais qu'il adore l'attention qu'on peut lui porter, du moment qu'il ne se sent pas agressé. Ce qui n'est jamais garanti.

La première personne à nous interpeller ce jour-là était une petite bonne femme russe qui apparemment savait autant s'y prendre avec un chat que moi avec la poésie slave.

— Oh ! *koschka*, que c'est joli ! s'exclama-t-elle, nous mettant le grappin dessus dans Camden Passage, la rue des restaurants, bars et boutiques d'antiquités, au sud de Islington Green.

Je me suis arrêté pour qu'elle puisse saluer Bob comme il se doit, mais elle a tout de suite levé la main pour lui toucher le bout de la truffe. Pas très malin.

La réaction de Bob ne s'est pas fait attendre : d'une rapide tape de la patte, accompagnée d'un miaulement furieux, il a repoussé la passante maladroite. Par chance, il ne l'a pas griffée, mais le geste de Bob avait secoué la pauvre dame et j'ai dû rester quelques minutes avec elle pour m'assurer que tout allait bien.

— Ça va, ça va. Je voulais juste dire bonjour, lâcha-t-elle, pâle comme un linge.

Elle avait un certain âge, et je craignais qu'elle ait une attaque. J'ai dessiné mon sourire le plus poli :

— Vous ne devez jamais faire ça à un animal, madame. Comment réagiriez-vous si quelqu'un vous mettait les mains sur le visage ? C'est déjà bien qu'il ne vous ait pas griffée.

— Je ne voulais pas l'embêter.

J'étais un peu désolé pour elle.

— Allez, vous deux, on fait la paix.

J'essayais de jouer les arbitres.

Bob s'est montré d'abord réticent ; il s'était fait son idée sur la vieille Russe. Mais il a fini par céder et s'est laissé caresser le dos. La dame était navrée, et il n'a pas été facile de s'en défaire.

— Je suis confuse, je suis confuse, répétait-elle en boucle.

— Pas de problème, l'ai-je rassuré, pressé de prendre congé.

Quand nous avons enfin réussi à nous dépêtrer de ce mauvais pas pour arriver à la station de métro, j'ai posé mon sac à dos sur le trottoir afin que Bob s'y installe, comme nous le faisons toujours.

Puis j'ai sorti la pile de magazines que j'avais achetés la veille au coordinateur du *Big Issue* sur Islington Green. Je m'étais fixé d'en vendre une vingtaine dans la journée. Comme toujours, j'avais besoin de cet argent.

Très vite, la frustration est de nouveau montée.

Les gros nuages noirs qui planaient dans le ciel de Londres depuis le milieu de la matinée avaient décidé de déverser leurs litres d'eau avant même que j'aie vendu mon premier exemplaire. Avec Bob, j'ai été forcé de nous mettre à l'abri à quelques mètres de

là, dans un passage souterrain à côté d'une banque et d'immeubles de bureaux.

Bob est une créature particulièrement résistante, mais il déteste la pluie, surtout quand elle est aussi glaciale que ce jour-là. Il fond littéralement quand le ciel se déchaîne à ce point ; son pelage roux vif devient grisâtre. Évidemment, très peu de passants se sont arrêtés pour l'admirer et je n'ai pas vendu autant de magazines que d'habitude.

Comme le déluge ne semblait pas vouloir cesser, Bob m'a vite fait comprendre qu'on serait mieux à la maison. Recroquevillé sur mon sac comme une sorte de hérisson roulé en boule, il m'adressait des regards noirs. J'avais bien reçu le message, mais je ne pouvais pas me permettre de fermer boutique si tôt.

Le week-end approchait, et il fallait que je subviennne à nos besoins. La pile de magazines n'avait quasiment pas diminué.

Comme si la situation n'était pas déjà assez pénible, dans l'après-midi, un jeune officier de police en uniforme m'a abordé pour me chercher des noises. Ce n'était pas la première fois que j'avais des tracas avec les forces de l'ordre, et je savais que ce ne serait pas la dernière, mais ce jour-là je m'en serais bien passé. Je connaissais la loi.

J'avais parfaitement le droit de vendre mes magazines à cet endroit : j'avais mon matricule de vendeur du *Big Issue* et, comme je ne dérangeais personne, rien ne m'empêchait d'y rester du matin au soir. Manque de bol, il n'avait rien de mieux à faire de son temps. Il m'a fouillé sans que je sache ce qu'il me voulait. Il

cherchait sans doute de la drogue ou une arme, mais n'a rien trouvé de tel.

Contrarié, il a enchaîné sur des questions au sujet de Bob. Je lui ai expliqué qu'il était légalement enregistré à mon nom et que je lui avais fait poser une puce électronique. Ça n'a eu pour effet que d'empirer son humeur, et il est parti avec un air plus sombre encore que la météo.

J'avais tenu bon quelques heures, mais, en début de soirée, alors que les employés de bureau étaient rentrés chez eux et que les rues se remplissaient de poivrots et de gamins en mal d'action, j'ai décidé de mettre fin au calvaire.

Je me sentais découragé. Je n'avais pas vendu plus de dix magazines et j'étais loin du chiffre habituel. J'avais vécu assez longtemps de boîtes de conserve bon marché et de pain tranché moins cher encore pour savoir que je n'allais pas mourir de faim. J'avais assez d'argent pour payer les factures de gaz et d'électricité, et pour acheter un ou deux repas à Bob. Mais il faudrait sûrement que je retourne travailler le week-end, et ça, je n'en avais aucune envie. D'abord parce que les prévisions météo annonçaient encore de la pluie, et aussi parce que je n'étais pas au mieux de ma forme.

Dans le bus du retour, je sentais les premiers signes de la grippe s'insinuer dans mon squelette. Mal partout, bouffées de chaleur. *Super, j'avais vraiment besoin de ça.* Je me calai dans mon siège pour faire une petite sieste.

Le ciel avait viré au noir d'encre, et les lampadaires illuminaient les rues. Londres la nuit fascinait Bob.

Alors que je somnolais à côté de lui, il fixait la vitre, perdu dans son propre monde.

La circulation vers Tottenham était aussi chargée que le matin, et le bus roulait au pas. Vers Newington Green, j'ai sombré complètement dans le sommeil.

J'ai été réveillé par une tape sur ma jambe et la caresse de moustaches sur ma joue. En ouvrant les yeux, j'ai vu Bob tout près de moi. Il avait posé sa patte sur mon genou.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui ai-je demandé, encore dans les vapes.

Il s'est contenté de tourner la tête comme pour indiquer l'avant du bus. Puis, il s'est élancé dans le couloir, me jetant des coups d'œil inquiets.

J'étais sur le point de lui demander où il allait, mais, en regardant par la vitre, j'ai compris.

— Merde ! me suis-je écrié en bondissant de mon siège.

J'ai attrapé mon sac à dos et appuyé sur le bouton d'arrêt juste à temps. Sans mon petit compagnon pour veiller sur moi, nous aurions dépassé notre arrêt.

En rentrant, je suis passé dans une pharmacie pour acheter des comprimés bon marché contre le rhume. Pour récompenser Bob, je lui ai offert de quoi grignoter, ainsi qu'une portion de son plat au poulet préféré. La journée avait été une suite de catastrophes, et j'aurais facilement pu m'apitoyer sur mon sort. Or, de retour dans mon petit studio chauffé, il m'a suffi de contempler Bob engloutir son repas pour me convaincre que je n'avais aucune raison de me plaindre. Si j'avais continué à dormir dans le bus, j'aurais atterri à des kilo-

mètres de chez moi, et le temps s'était encore dégradé. Sous ces trombes d'eau, je serais tombé gravement malade. Mais j'avais un ange gardien avec moi.

Bien au-delà de cet incident, j'avais conscience de ma chance. J'ai lu une vieille expression qui dit que le sage ne se lamente pas sur ce qu'il n'a pas, mais rend grâce au ciel pour ce qu'il a.

Après le dîner, je me suis installé sur le canapé, enveloppé dans une couverture pour siroter une mixture à base d'eau chaude, de miel et de citron, améliorée d'une touche de whisky trouvée dans une bouteille miniature qui traînait chez moi.

Bob ronronnait sous le radiateur, son repaire préféré, les soucis de la journée oubliés depuis longtemps. À cet instant, il n'aurait pu être plus heureux. Je me disais qu'il fallait que je savoure la vie de la même façon. Je ne pouvais que rendre grâce au ciel pour toutes les belles choses qui m'arrivaient au quotidien.

Cela faisait un peu plus de deux ans que j'avais trouvé Bob blessé au rez-de-chaussée de mon immeuble. Quand je l'avais repéré dans la pénombre du couloir, il semblait avoir été attaqué par un autre animal. Ses pattes arrière étaient meurtries, ainsi qu'une grande partie de son corps.

Au début, je pensais qu'il appartenait à quelqu'un, mais, après l'avoir vu plusieurs jours au même endroit, je l'avais recueilli pour le soigner. J'avais dépensé jusqu'à mon dernier sou pour lui acheter des médicaments, mais ça en avait valu la peine. J'appréciais sa compagnie plus que tout, et nous nous sommes immédiatement liés d'amitié.

J'avais imaginé que notre relation ne durerait pas. C'était un chat des rues, et je pensais que tôt ou tard il me quitterait pour retourner à sa vie d'avant.

Mais il est resté. Tous les jours, je l'avais sorti, l'incitant à repartir, mais, tous les jours, il m'avait suivi ou était revenu le soir dans mon couloir, s'invitant chez moi pour la nuit.

On dit que ce sont les chats qui vous choisissent et pas le contraire. Je l'ai compris quand il m'a accompagné à l'arrêt de bus de Tottenham High Road. Nous étions loin de chez moi ; alors, quand je l'avais chassé et l'avais vu disparaître dans la foule, je m'étais dit que je le voyais pour la dernière fois. Pourtant, quand le bus avait démarré, il avait bondi à l'intérieur, touffe de poils rousse venue de nulle part, pour s'installer sur le siège à côté de moi. Le tour était joué.

Depuis, nous sommes inséparables. Deux êtres perdus qui gagnent péniblement leur vie dans les rues de Londres.

J'ai l'intime conviction que nous sommes des âmes sœurs. Nous réparons chacun chez l'autre les blessures de son passé torturé.

J'avais donné à Bob une compagnie, de la nourriture et un endroit chaud où dormir. En échange, il m'avait apporté l'espoir et un but dans l'existence.

Il avait enrichi ma vie, la gratifiant de sa fidélité, de son amour et de son humeur. Avec lui, j'avais appris à me montrer responsable comme jamais auparavant. Il m'avait aidé à me fixer de nouveaux objectifs et à voir le monde plus clairement que je ne m'en serais cru capable.

Pendant plus de dix ans, je m'étais drogué, j'avais dormi dans la rue, dans des entrées d'immeuble, dans des refuges pour sans-abri ou dans des logements crasseux de la ville de Londres. La plupart du temps, au cours de ces années de misère, j'avais effacé de ma conscience le reste du monde, me noyant dans l'héroïne pour oublier ma solitude et ma douleur de vivre.

SDF, j'étais devenu invisible à la face de l'humanité. Par conséquent, j'avais oublié comment interagir en société dans la plupart des situations. D'une certaine façon, j'avais été déshumanisé, j'étais mort pour les autres.

Avec l'aide de Bob, je revenais doucement à la vie. J'avais déployé des efforts considérables pour me sortir de la drogue, arrêtant tour à tour l'héroïne et la méthadone. Je prenais encore des médicaments, mais j'apercevais la lumière au bout du tunnel. Encore un peu de patience et je serais bientôt complètement clean.

Jusque-là, la route n'avait pas été sans encombre. Ce n'est jamais facile pour un ancien drogué. Encore aujourd'hui, je faisais deux pas en avant et un en arrière.

De plus, travailler dans la rue n'aide pas toujours à avancer ; ce n'est pas un environnement qui regorge de bonté humaine. Les ennuis vous cueillent quotidiennement au détour d'un trottoir. Moi, en tout cas, j'ai toujours eu le don d'attirer les embrouilles.

La vérité, c'est que je voulais plus que tout sortir de la rue et mettre cette période de ma vie définitivement derrière moi. Quand et comment, je n'en avais strictement aucune idée, mais j'étais bien décidé à essayer.

Dans l'immédiat, le plus important pour moi était d'apprécier ce que j'avais. Pour beaucoup, cela n'aurait pas paru énorme. Je n'avais jamais eu beaucoup d'argent. Je n'habitais pas dans un superbe appartement. Je n'avais pas de voiture.

Mais ma vie était en bien meilleur état que depuis très longtemps. Je dormais au chaud et je vendais *The Big Issue*. Pour la première fois depuis des années, je me sentais bien parti. Et, surtout, j'avais Bob qui m'offrait son amitié et m'accompagnait dans la bonne voie.

Alors que je m'extirpais du canapé pour aller au lit et me coucher tôt, je me penchai pour caresser Bob.

— J'en serais où sans toi, mon ami ?